

tous les points de la côte. Il était dans tous les lieux à la fois, et telle était sa promptitude, si rapide son zèle, qu'une légende s'était faite autour de lui qui lui attribuait le don fantastique d'ubiquité.

Son frère, Jean, aussi connu que lui, jouissait d'une autorité presque égale.

A lui revenaient de droit les besognes ardues, l'initiative et l'organisation des coups de main possibles.

Mais c'était surtout à Mapiouank qu'allait l'attachement respectueux de la masse, aidé par une sorte de superstition.

Peu d'hommes parmi les membres de l'association connaissaient le sexe de la jeune femme. Aucun, sauf les cinq ou six initiés, ne savait rien de son histoire ou de son identité. Le secret lui avait été bien gardé autour d'Ameline.

Seulement, une opinion s'était faite et accréditée, qui expliquait son immense popularité.

Mais qu'est-ce qu'une course de huit kilomètres pour des gars agiles et robustes, qui ne perdaient point le souffle pour si peu !

Tous étaient armés, courrier et postes. Et, quelque répugnance qu'on eût éprouvée à Paris pour l'emploi de ce moyen périlleux, qui laissait des armes aux mains des farouches Bretons épris d'indépendance, on n'avait pas hésité à l'adopter pour repousser les menaces d'une descente des Anglais dans une région où la guerre civile couvait, prête à éclater avec une furie au moins égale à celle qu'elle avait acquise en Vendée.

La République, meurtrière et sanglante, déployait une énergie farouche à défendre son existence.

On était donc à la fin d'août et l'escadre anglaise, signalée depuis plusieurs mois, n'avait pas encore osé s'approcher à portée des canons. Quelles que fussent les intelligences de l'intérieur, aucun signe n'était venu assigner aux Saxons un point de débarquement.

La Kerret-ar-Laz veillait.

En six mois, et surtout depuis les trois derniers mois où elle avait joui de sa liberté, elle avait accompli des prodiges.

Ses dix mille membres étaient pourvu d'armes et de munitions.

Sur une dizaine de points de la côte elle avait placé des canons, des dépôts de fusils et de poudre.

En outre, elle avait trouvé le moyen d'équiper une flottille de trente à quarante barques ou bricks de tonnage moyen, destinée à courir les eaux françaises et à engager, en cas de besoin, quelque héroïque combat qui pût faire une heureuse diversion.

C'était le moment où les débris de l'ancienne flotte royale, sous la direction de Villaret de Joyeuse et de Jean Bon-Saint-André, allait accomplir, à la hauteur d'Ouessant, l'un des plus beaux faits d'armes de nos annales maritimes, fait d'armes immortalisé par le sublime trépas du vaisseau *le Vengeur*.

La Roche-qui-Tue devait être à la hauteur de cette vaillance et de ce dévouement.

Or, le 28 août de cette année 1793, Alain Prigent et Mapiouank, accompagnés d'une troupe d'élite de trente compagnons, avaient placé leur quartier général sur le territoire de ces demi-sauvages, matelots hors ligne dont s'enorgueillit notre marine, et dont le bourg désolé, les terres plates, balayées par tous les vents de la mer, sont à la fois un objet d'attraction et de crainte pour les touristes profanes et figurent sur les cartes sous le nom de Brignogan.

La flotte anglaise avait été vue à la hauteur des roches pelées de l'Aber-Benoist.

La comtesse Ameline et son ancien intendant avaient trouvé abri sous le plus humble toit de la pauvre bourgade.

Depuis que les côtes étaient menacées par l'escadre anglaise et que les représentants leur laissaient carte blanche pour organiser la résistance, tous les membres de la Roche-qui-Tue se multipliaient en vue de cette résistance.

Tout un système de postes reliés entre eux par un réseau de seconde ligne se développait de Saint-Malo à Brest.

Les caps principaux, les grèves, les plages, les criques réputées dangereuses, en un mot tous les endroits susceptibles d'offrir un point d'atterrissage

facile, un accès propice à un débarquement étaient soigneusement surveillés.

Chaque soir, des feux s'allumaient sur les hauteurs bordant la côte et se répondaient de l'est à l'ouest.

Des courriers circulaient reliant entre eux les divers centres de la résistance, les nœuds de l'organisation.

Chacun de ces courriers devait faire au pas gymnastique quarante kilomètres par jour, vingt à l'aller, vingt au retour.

Il ne fallait pas plus d'un jour à ce régime pour qu'une nouvelle transmise à six heures du matin sur les bords de la Rance fût connue à six heures du soir sur les bords de l'Elorn. Et pour les avis plus importants, plus pressés, cette vitesse était doublée.

Chacun des messagers parcourait une étape de deux lieues seulement, et tout moyen de locomotion lui était permis : voiture, cheval, charrette et paysan, attelage de maître, et, à défaut de ces avantages, il devait recourir à ses jambes.

Mapiouank n'était point un homme. Ce n'était pas davantage une femme. C'était un esprit.

Oui, un esprit, une créature impalpable qui s'évanouissait en fumée dès qu'une main profane ou impure se tendait vers elle, un être qui se laissait voir, mais qu'on ne pouvait aborder. Sans cela, comment eût-on expliqué cette beauté admirable qui émerveillait les regards et emplissait les cœurs d'une tendresse si suave, qu'on l'eût dite inspirée par un ange ?

Comment expliquer surtout cette protection constante accordée à la Kerret-ar-laz, cette assistance permanente auprès des frères Prigent ?

La légende allait, gagnant de proche en proche, s'embellissant de détails échappés peut-être à de rares et vagues indiscretions.

La preuve que Mapiouank était bien un esprit, c'est qu'il était mort déjà.

Oui, vraiment mort, et même enterré, en des temps que la curiosité publique ne cherchait pas à préciser.

Quelques hommes, et non des moins autorisés, avaient les premiers importé ces rumeurs.

Puis les femmes s'en étaient emparées et les avaient colportées à leur tour. L'imagination aidant, des anecdotes s'étaient brodées sur le thème principal, et dans toute la région, de Carhaix au Méné-Hom, on avait fait revivre une légende plus ancienne encore, celle de la " Dame de la Croix," la protectrice surnaturelle de la contrée, la patronne de la vieille maison de Kergroaz.

Donc, le 28 août 1793, Alain Prigent, Mapiouank et leur trente hardis compagnons, avaient élu domicile dans la plus humble chaumière de Brignogan. Les " sauvages " leur étaient dévoués jusqu'à la mort.

Ils n'avaient pas eu à se mettre en peine de leur nourriture.

Les ménagères du pays s'étaient assemblées, et, autour d'une longue table de bois de pin, les trente-deux sociétaires de la Roche-qui-Tue s'étaient assis pour manger la soupe au poisson et aussi le poisson préparé au sel et à l'eau.

C'était d'ailleurs un vendredi, et, chez ces populations foncièrement chrétiennes, l'abstinence s'observait rigoureusement.

Après le repas, les hommes étaient sortis à la découverte, les gens du bourg ayant signalé des voiles suspectes à l'horizon.

Trois seulement des compagnons étaient demeurés auprès d'Alain et d'Ameline.

C'étaient Yvon Madeuc et Guen Le Hélo, tous deux marins, et l'hercule Yvon Le Braz, désormais membre actif de l'association.

Ce fut par lui que le chef commença son information sur les nouvelles que chacun d'eux apportait.

" Tu reviens de Morgat, Yves Le Braz ?... questionna-t-il.

—Oui, chef, répondit l'ex-valet de ferme du comte Roger de Plestin.

—Et tu as vu ton Monsieur ?

—Je l'ai vu. Il est bien portant, sa femme et son fils aussi. Mais Monsieur le comte s'ennuie. Il voudrait reprendre l'épée."

Alain soupira et passa la main sur son front, comme pour éloigner un souci.

" Ce n'est pas encore le moment, mon gars. Il y aurait imprudence, et puis il y a des yeux ouverts sur nous.

—C'est ce que j'ai répondu, moi aussi, notre Monsieur... Et, quant aux yeux qui regardent...

—Tu les connais et tu les as vus, Yves Le Braz ? interrompit Mapiouank avec un vif intérêt.

—Je les connais et je les ai vus, reprit gravement le fidèle serviteur, et n'eût été votre défense, Mapiouank, à cette heure ils ne verraient plus, pour cette bonne raison que je les aurais fermés pour toujours."

La jeune femme baissa la tête, sentant le reproche implicite contenu dans ces paroles d'Yvon.

Il y avait aussi un reproche dans le long et douloureux regard que venait de lui jeter Alain Prigent...

Un court silence suivit, que le chef se hâta de rompre pour continuer l'interrogatoire.

" Raconte-nous tout ce que tu as vu, Yves. Quelles choses intéressantes se passent à Brest et sur la mer ?"

Le colosse se recueillit un instant, comme pour chercher à mettre en ordre ses pensées, puis il commença son récit.

Il était palpitant, ce récit, fait d'une voix contenue, mais dans laquelle vibraient toutes les émotions du narrateur.

A Brest, les préparatifs de la défense étaient poussés avec cette activité fébrile que la Convention imprimait à toutes ses entreprises. On équipait la flotte, on l'armait de canons, on enrôlait des matelots pour se porter à la rencontre d'un convoi de blé venant d'Amérique. Il s'agissait, en effet, d'éviter à la France, si éprouvée par ailleurs, l'épouvantable fléau d'une famine.

Et Yves ne pouvait se défendre d'une véritable admiration en parlant de ce zèle et de cet enthousiasme patriotiques.

C'était à qui se porterait le premier dans la cité finistérienne pour se faire inscrire sur les listes d'embarquement. Des vieillards, des enfants accouraient, et les commissaires faisaient un tri consciencieux entre tous ces candidats.

Et brusquement la voix du conteur se fit plus sourde, son front se plissa, ses prunelles s'assombrirent.

" C'est très beau, cela, et ils auraient des marins et des soldats autant qu'ils en voudraient, s'il n'y avait pas le reste.

—Quel reste ?... interrogea Guen Le Hélo.

—La machine ! prononça Yvon, dont les poings se serrèrent avec rage, la machine à couper les têtes !... Ah ! elle fait bien sa besogne, celle-là, et les Anglais peuvent lui brûler des cierges ! Elle fait couler plus de sang breton et français que les canons des goddam."

Alors il raconta ce qu'il avait vu, les scènes affreuses dont il avait été le spectateur.

Car ce sera la honte éternelle de la Révolution dans l'histoire et aux yeux de la postérité d'avoir versé à flots, inutilement, un sang qui eût enrichi et glorifié la patrie, d'avoir abattu des têtes de vieillards, d'enfants et de femmes.

"Gurun !... continua le Breton, j'ai vu guillotiner des jeunes filles de quinze ans, des pauvres vieux qui ne pouvaient pas même marcher, et tout cela, pour obéir à de grands coquins qui commandent aux soldats, aux marins, aux généraux et aux amiraux, qui ont des plumes à leur chapeau, de grandes bottes, de grands revers à leurs habits, de larges ceintures où ils attachent de longs sabres, et qui ne se battent pas eux, et qui n'iraient peut-être bien au feu qu'en tremblant."

Ces paroles étaient la transition même qui le ramenait à son sujet.

" Et tout ce monde-là, savez-vous qui le mène, chef ? savez-vous cela, Mapiouank ?

—Non, répondit faiblement la jeune femme, qui s'attendait assurément à la suite du discours de son interlocuteur.

—Eh bien, c'est lui, c'est l'homme maudit, le Saumon, l'Anglais, celui qui entretient des signes avec les